

Grégory Le Floch

**DANS LA
FORÊT DU
HAMEAU
DE
HARDT**



DANS LA FORÊT
DU HAMEAU DE HARDT

GRÉGOR Y LE FLOCH

DANS LA FORÊT
DU HAMEAU DE HARDT

Éditions de l'Ogre

OGRE N° 25

© Éditions de l'Ogre, 2019
Couverture : © Arthur Pumarelli
Studio d'édition : Abble

ISBN : 978-2-37756-030-1

Diffusion-distribution : Harmonia Mundi

www.editionsdelogre.fr
ÉDITIONS DE L'OGRE
110, rue Réaumur
75002 Paris

La crise me jeta hors de chez moi, dit-il, alors que, depuis le matin, je marchais à grandes enjambées à travers les pièces du rez-de-chaussée, ne sachant quoi faire pour apaiser cette crise qui me venait, pourtant identique à toutes ces autres crises qui m'étaient déjà venues et qui s'étaient toujours annoncées par ce même état d'affolement et d'étouffement, me rendant incapable de rester tranquille, si bien que je marchais à grandes enjambées à travers les pièces du rez-de-chaussée de la maison que j'occupais alors, aux abords de cette forêt – la plus grande forêt du pays – dont je voyais, depuis chacune des fenêtres de la maison, l'orée si noire que je la soupçonnais, certains jours, non pas de provoquer la crise – car de cette crise, toujours identique depuis des années, je connaissais parfaitement l'origine, même si j'étais alors incapable de l'exprimer clairement à ceux qui m'entouraient –

mais de la fortifier, de la vivifier au point de me jeter hors de chez moi tandis que, depuis la veille, je sentais monter cette crise qui allait me faire marcher à grandes enjambées, dès le lendemain, à travers les pièces du rez-de-chaussée de la maison, du salon jusqu'à la cuisine, scrutant avec inquiétude la forêt si noire sous ce ciel si bas, car ici le ciel est toujours bas, gris et sombre, avec en tête l'idée que mon corps, ou mon esprit, était, somme toute et malgré cette apparente et flagrante perturbation, réglé comme une horloge, comme on dit, car je parvenais à identifier plusieurs heures avant son apparition réelle les symptômes de la crise – difficulté respiratoire, agitation des mains, sueurs, agacement, voire exaspération, à propos de choses qui n'en valaient pas la peine –, symptômes qui s'abattaient sur moi pour déclencher, dans un tic-tac qui finissait par m'étouffer, un compte à rebours au terme duquel je n'entrevois plus d'autre solution que celle de quitter ma maison, littéralement jeté hors de chez moi, pour tenter, encore une fois, de trouver de l'aide chez Richter, l'homme qui habitait l'une des maisons du hameau de Hardt, et chez qui je me précipitais chaque fois que la crise atteignait son point culminant.

Richter habitait la maison la plus en hauteur du hameau de Hardt, à laquelle ne menait qu'une seule et unique route, dit-il, bordée, sur la gauche, d'arbres – quand on la prenait dans le sens qui menait à la maison de Richter – et qui, lorsque je la montais – parce que Richter habitait la maison la plus en hauteur du hameau de Hardt –, me semblait sur le point de céder à la masse compacte de la forêt dont les branches

jetaient par-dessus la route leur ombre glaciale, atteignant presque ainsi le côté droit où s'était établi Hardt, le hameau dans lequel Richter et moi vivions à chaque extrémité de cette route, convaincus que la route, que je montais et qui menait à la maison de Richter, nous protégeait, par cette simple bande d'asphalte étendue entre elle et nous, des débordements sauvages de la forêt que je longeais, les poings enfouis dans les poches et mon chapeau ramené sur le front, comme pour signifier à quiconque me croiserait qu'il n'était pas opportun, à cet instant précis, de m'arrêter, ni même de me saluer, tant j'étais pressé, absorbé et ailleurs, presque déjà dans l'entrée de la maison de Richter qui, je le savais déjà, et l'anticipais déjà, après m'avoir ouvert la porte, sans un mot, me ferait signe d'entrer dans la salle à manger et de m'asseoir avec lui et sa famille, me faisant comprendre que, non, je n'aurais pas besoin, cette fois-ci non plus, d'expliquer ce qui m'amenait, que je pouvais très bien garder le silence, parce que Richter connaissait ma gêne à m'exprimer simplement et clairement, sans me perdre dans un fouillis de circonstances, car Richter est l'homme dans ce monde qui possède la plus grande bienveillance tant il a su m'accueillir, ici, dans ce hameau de Hardt, malgré l'état affreux et effrayant dans lequel je suis arrivé ici, et aussi malgré les circonstances non moins affreuses et effrayantes dans lesquelles je suis arrivé ici, mais connues de moi seul et, par conséquent, inconnues de tous ceux qui allaient m'entourer et qui me découvriraient dans cet état affreux et effrayant, qui ne rebutait personne chez Richter, pas même la femme de Richter, Sofie, ni même

les deux petites filles de Richter, Hannah et Lydia, et qui, au contraire, provoquait en eux, et surtout en Richter, avec une infinie pudeur et une infinie retenue – car je n’aurais pas supporter de sympathie ni trop familière ni trop démonstrative –, une bienveillance qui, depuis que je le connaissais, emplissait son visage et tous ses gestes – avec une infinie pudeur et une infinie retenue.

Impatient d’arriver au sommet de cette route qui montait vers la maison de Richter, la maison du hameau de Hardt la plus en hauteur, j’enfouis plus profondément encore mes mains dans mes poches, sentant passer dans mes poumons un air de moins en moins lourd et de moins en moins poisseux, comme si là-haut, du fait de l’altitude et d’une pression atmosphérique différentes de celles de là où j’habitais, en contrebas du hameau de Hardt, l’air, devenu plus pur, se bonifiait sous l’effet de quelque conjoncture climatique, me faisant échapper, pour le temps de ma fuite chez Richter, à l’horrible climat auquel je ne m’étais, malgré les années, jamais habitué et que je subissais comme le plus terrible des châtiments de ce qui s’était passé et qui m’avait amené à chercher ici un refuge à l’atrocité des hommes, ou du moins de certains d’entre eux, qui m’avaient pourchassé sans relâche depuis ce qui s’était passé, là-bas, en Calabre, événement que je ne parvenais pas à oublier et qui me jetait hors de chez moi, littéralement, quand le souvenir de ce qui s’était passé se changeait en crise et qu’il n’y avait plus d’autre solution, malgré toutes les dispositions que j’avais prises en me sauvant de Paris et en quittant la France

– et de fait ceux qui, peu nombreux, après ce qui s’était passé en Calabre, acceptaient encore d’être vus en ma compagnie, devenue insupportable aux autres – pour m’installer dans ce hameau de Hardt, dont la géographie isolée et le peu d’infrastructure routière m’avaient semblé le cadre idéal pour un fugitif en quête de paix et d’anonymat.

Quand j’eus enfin frappé à la porte de Richter, inquiet à l’idée qu’il ne soit pas encore rentré de la scierie où il travaillait et que le visage de Sofie, sa femme, m’apparaisse au lieu du visage bienveillant de Richter, son mari, je fis un pas en arrière, prêt à m’enfuir et à redescendre la route qui menait jusque chez moi, la maison la plus en contrebas du hameau de Hardt, ou bien même à courir jusqu’à la scierie, qui était peut-être à trois kilomètres du hameau, pour trouver le visage bienveillant de Richter et toute la bienveillance richtérienne, mais la porte s’ouvrit et ce ne fut ni Sofie, la femme de Richter-le-Bienveillant, ni le visage bienveillant de Richter que j’aperçus derrière la porte qui s’était ouverte largement et totalement, et non dans un entrebâillement craintif et mesquin, mais le visage des deux petites filles de Richter, Hannah et Lydia, qui, me connaissant parfaitement et n’ignorant rien de ce monsieur étrange qui débarquait chez eux, le front toujours en sueur et les mains tremblantes, mais qu’elles voyaient, je le voyais dans leur regard, sans peur ni gêne, appelèrent immédiatement leur père, Richter, qui apparut derrière les deux petites filles, avec son visage richtérien et bienveillant, pour me faire signe d’entrer, sans un mot,

et déjà la crise, qui avait atteint son point culminant, reculait pour la première fois depuis des heures, comme attaquée par la bienveillance du visage bienveillant de Richter-le-Bienveillant.

Il me précéda dans la salle à manger, où la famille richtérienne mangeait sans que je fusse en capacité mentale de déterminer s'il s'agissait du déjeuner ou du dîner, tant la crise qui m'assaillait brouillait comme à chaque fois toute notion de temps, au point que je ne pusse distinguer le matin du soir, puis il m'indiqua une chaise, celle où je m'asseyais toujours quand je déboulais chez eux, sans prévenir, et que je les interrompais en plein repas, incapable de savoir s'il s'agissait du déjeuner ou du dîner, et je m'assis, sentant enfin, à la seule contemplation de cette scène de repas parfaite – déjeuner ou dîner, la crise m'empêchait de le savoir –, un vaste soulagement qui se diffusa dans mon corps et me fit desserrer les poings contractés dans les poches de mon manteau, poings que je retirai de mes poches pour les laisser pendre de chaque côté de la chaise, heureux de sentir à nouveau un peu de légèreté à mes extrémités, presque abêti par cette sensation, qui n'était pourtant pas suffisante, je le savais très bien par expérience, pour calmer définitivement ma crise, même si la vue de cette scène de repas familiale et parfaite était une première étape nécessaire pour éliminer définitivement ma crise.

J'ai dit, dit-il, que cette scène de repas familiale était parfaite parce qu'elle l'était, indéniablement, quiconque y

aurait assisté serait inévitablement tombé d'accord : cette scène était parfaite, par sa composition d'abord, la mère, Sofie, le père, Richter, de chaque côté de la table, encadrant de leur beau visage lumineux et parfait leurs deux petites filles, Hannah et Lydia, qui me regardaient comme un oncle passé dire bonjour, un membre de la famille qu'il leur était agréable de retrouver, assis, là, en face d'elles, alors qu'elles finissaient leur déjeuner ou leur dîner, je ne peux le dire, composé de pommes de terre sautées dont l'odeur avait envahi toute la pièce et qui était si présente que je m'étonnais de ne la sentir que maintenant et non quand j'étais entré dans la pièce ; parfaite aussi par son silence, qui n'avait rien du silence pesant et obsédant qu'il y avait chez moi, dans la maison la plus en contrebas du hameau de Hardt, et qui ne me quittait qu'à de rares occasions, et qui, exception faite de ces rares occasions, me pourchassait où que j'aie dans cette maison, de la cuisine à la chambre, à la salle de bains, au garage, au cellier, partout ce silence qui, quelques années plus tôt, avait été l'objet d'une quête ardente de ma part et qui aujourd'hui se trouvait être l'une des choses qui me donnait envie d'en finir avec la vie ; parfaite, enfin, par sa lumière, une lumière de soleil qui, dans cette maison du hameau de Hardt la plus en hauteur, à chaque fois que j'y entrais, que ce soit le matin ou le soir, inondait de sa belle couleur blonde toutes les pièces richtériennes, contrairement à ma maison, celle du hameau la plus en contrebas, privée, peu importe l'heure ou la saison, de la lumière directe du soleil, lequel ne se manifestait que dans une brume ou à travers les troncs trop

serrés des arbres de la forêt, étouffant le soleil et ses rayons comme ils m'étouffaient, moi, depuis que je m'étais installé à l'orée de cette forêt, peut-être la pire décision de ma vie, celle qui avait transformé ma vie en cauchemar, mais qui était pour autant nécessaire tant mon quotidien, en France, était devenu exécration à cause de ces assaillants qui chaque jour m'assaillaient pour me faire parler, moi qui ne parvenais plus à parler, en tout cas pas de ce dont ils voulaient que je parle.

Le soleil, peut-être était-ce une composante essentielle de la bienveillance de Richter, dit-il, car de toute ma vie, je l'ai toujours recherché, frénétiquement, amoureuxment, maladivement aussi, ne louant que des appartements plein sud avec de larges fenêtres, convaincu que je finirais, et sans exagération, je dois le dire, par mourir dans un appartement qui ne m'offrirait pas une totale exposition au soleil, ce qui aurait comme conséquence néfaste de détraquer, j'en suis convaincu, la totalité de mon système nerveux et immunitaire, perturbant alors ma production de vitamines et d'hormones, ce qui aurait pour conséquence une extrême fragilité face aux maladies les plus variées et les plus graves, lesquelles ne pouvaient m'être épargnées qu'en recherchant dans toutes les sphères de ma vie une exposition la plus entière au soleil.

« Où en es-tu dans ton étude sur Thomas Mann ? » dit Richter, dit-il, après que le déjeuner ou le dîner, je ne peux définitivement pas le préciser, se fut terminé et que Richter m'eut conduit dans une pièce à part, qui servait